



HAL
open science

L'univers est dans l'attente. Joseph de Maistre et la nouvelle révolution

Nicolas Brucker

► **To cite this version:**

Nicolas Brucker. L'univers est dans l'attente. Joseph de Maistre et la nouvelle révolution. Attentes messianiques, Mar 2013, Metz, France. pp.185-198. hal-01482998

HAL Id: hal-01482998

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01482998v1>

Submitted on 13 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'UNIVERS EST DANS L'ATTENTE »
JOSEPH DE MAISTRE ET LA NOUVELLE RÉVOLUTION

Nicolas Brucker
Université de Lorraine

La pensée politique de Joseph de Maistre, nourrie aux sources de la culture judéo-chrétienne, est un cas exemplaire de messianisme contre-révolutionnaire. Composée d'emprunts à l'illuminisme théosophique, dans sa version martiniste, à la réflexion politique des Lumières et aux divers courants contre-révolutionnaires, anglais et français, la théologie maistrienne s'impose comme une réponse originale à la crise de la conscience que traverse l'Europe entre 1790 et 1820. Dans les *Considérations sur la France*, parues en 1797, Maistre fixe sa thèse qu'il ne fera que préciser au cours des années qui suivront, ponctuées de publications marquantes, notamment *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, et singulièrement le dernier des entretiens, resté inachevé. Le Sénateur du dialogue y annonce un dénouement de l'histoire humaine en des termes prophétiques. Avant d'en décrire le contenu, la question se pose de préciser les conditions de cette annonce : sur quelle conception de l'histoire et du temps repose-t-elle ? Si le messianisme maistrien s'élabore à partir de l'événement de la Révolution française, qu'il tend à prolonger, selon quelle conciliation entre leurs deux modes temporels à l'évidence opposés ? Sur le plan politique, quelle restauration le principe d'autorité, définitivement ruiné par la nuit du 4 août, doit-il subir ? Serait-ce au prix d'une nouvelle révolution ?

LA RÉVOLUTION, ÉVÉNEMENT OU AVÈNEMENT ?

Maistre, alors membre du Sénat de Chambéry, regarde avec intérêt le mouvement parlementaire grenoblois de 1788. Son attachement à défendre les prérogatives du Parlement contre l'absolutisme du pouvoir royal, à garantir l'indépendance et la représentativité de la magistrature lui rend sympathiques les revendications des parlementaires français. Il voit dans la réunion des États

à Paris une possible restauration des droits du Parlement, tels que, selon lui, ils étaient autrefois, c'est-à-dire analogues au Parlement d'Angleterre. Cet enthousiasme sera de courte durée. Les violences populaires de 1789 l'amènent à désavouer la Révolution de France. L'effervescence révolutionnaire gagne la Savoie, finalement envahie en septembre 1792 par les Français. Maistre doit fuir. S'ouvrent alors vingt-cinq années d'exil. Son séjour lausannois de 1793 le met au contact du milieu monarchien : il se rêve propagandiste de la contre-révolution. Dans le même temps il lit les *Réflexions sur la Révolution de France* d'Edmund Burke. Il y trouve la thèse du châtement céleste, qui orientera sa lecture providentialiste de l'histoire¹. La contre-révolution doit se hisser à la hauteur de l'événement révolutionnaire et répondre à l'évolution des mentalités. Partant de cette idée, et à un moment où la question se pose de « terminer la Révolution », Maistre livre ses *Considérations sur la France*. Il y condense son analyse de l'événement révolutionnaire, fruit d'un complet retournement de sa perception primitive de la Révolution. Il donne à celle-ci un sens eschatologique, l'intègre au plan divin, y voit un châtement régénérateur, en fait une pièce maîtresse de la rédemption universelle. Il évolue donc d'une conception négative de l'événement à une interprétation providentialiste. Il passe en même temps d'une analyse constitutionnaliste, dans le courant du libéralisme conservateur, à une théologie politique.

La Révolution en tant que bouleversement social, abolition des classes et instauration de l'égalité, est pour Maistre, comme elle l'était pour Burke, le comble de l'abomination². L'égalité démocratique introduit une violence bien plus grande que les excès du féodalisme. Maistre, comme Bonald au même moment, annonce le règne du capitalisme sauvage, des luttes d'intérêts, du triomphe des égoïsmes, dont Balzac se fera plus tard le talentueux conteur. La Révolution a accéléré le temps, elle a ouvert le règne du mal absolu, de la haine de Dieu et du culte des idoles. Le spectacle du vice triomphant du juste est donné aux hommes pour mieux leur imprimer la leçon qui doit suivre. Plus loin aura été l'œuvre d'iniquité, plus loin ira l'œuvre de justice. Et d'une justice sanglante. La thématique du sang, omniprésente dans l'œuvre de Maistre, traduit l'idée que la faute doit être compensée par une pénitence

¹ « On serait tenté de croire que la France, par quelque grand crime, a attiré sur elle la vengeance céleste, et que c'est par l'effet d'un grand châtement qu'elle est soumise à une domination vile et humiliante ». BURKE (Edmund), *Réflexions sur la Révolution de France*. Paris : Laurent, s.d., p. 421.

² FURET (François), « Burke ou la fin d'une seule histoire de l'Europe », *Le Débat*, 1986/2, n°39, p. 56-66, p. 64.

équivalente, sans égard pour les individus, innocents ou coupables, impliqués dans le processus de réparation. L'important est que les comptes soient soldés, que l'équilibre rompu soit rétabli, que du sang de justice coule à proportion du sang d'iniquité. L'humanité, solidaire dans le péché, l'est aussi dans la réprobation. Il n'est pas d'innocent, il n'est pas de coupable, ou plutôt tous sont coupables, en raison même de leur commune peccamineuse origine. La Révolution ouvre par son paroxysme un cycle de crime et de châtement.

Contrairement à Burke qui ne donnait aux émeutes révolutionnaires aucune signification particulière, sinon celle d'une contradiction avec l'ordre politique naturel, signe d'une perversité qui est la marque de Satan, Maistre fait à l'événement révolutionnaire une place inaugurale dans son système. C'est à partir de la Révolution qu'il pense le processus dynamique de l'histoire, en tant que producteur de sens et de savoir. Si tout ne fait pas sens dans les événements révolutionnaires, la Révolution, prise synthétiquement, fait sens. Et elle bouleverse l'ordre des temps. En cela Maistre se sépare de la pensée burkéenne du temps, temps long, cumulatif, au gré duquel un savoir se transmet de génération en génération, dans un permanent contact avec la source, pour affirmer le caractère disruptif de la Révolution. À partir de là il rejoint les penseurs révolutionnaires, mais dans un sens inverse. Il ne célèbre pas comme eux la naissance de l'homme nouveau, sorti de l'enfance de la raison et subitement parvenu à la maturité politique, mais l'avènement de la justice de Dieu, manifestée aux hommes dans toute sa terrible splendeur³. Miracle contre miracle. Dans cette perspective, que sera la contre-révolution? Non une « *révolution contraire* », nous prévient Maistre, mais le « *contraire de la Révolution* »⁴. La formule, rhétorique à souhait, n'a pas toujours été comprise. Certes il s'agit pour Maistre d'écarter le spectre des « prétendus dangers » d'un retour des royalistes au pouvoir, et des représailles que beaucoup pouvaient craindre. Plus profondément, il s'agit de définir la nature de la réaction à l'événement révolutionnaire. Or s'il est admis que la Révolution est d'essence satanique, il apparaît que le mouvement contraire, d'origine divine, ne saurait lui être purement et simplement antagoniste. La réplique ne doit pas seulement contredire, mais envelopper dans un mouvement su-

³ OZOUF (Mona), *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris : Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1989.

⁴ MAISTRE (Joseph de), *Considérations sur la France* dans MAISTRE (Joseph de), *Œuvres*, éd. Pierre Glaudes, Paris : Robert Laffont, « Bouquins », 2007, p. 276. Sauf mention contraire, les références aux œuvres de Maistre sont données dans cette édition.

périeur, en langage chrétien *convertir*. Hannah Arendt revient sur le vocable *révolution*, et en rappelle le sens classique de *restauration*, traduction du latin *restitutio*, et qui s'applique à la réalité politique antique⁵. Aussi les théoriciens de la contre-révolution n'envisagèrent-ils d'abord la révolution que par le prisme de l'histoire de Rome. La révolution induirait donc un retour à un état politique antérieur, voire fondateur de l'existence de la cité. La Révolution française, loin de répondre à cette définition, en serait l'exact contraire, une *anti-restauration* en somme. Son caractère prométhéen, marque de la démesure de l'homme, trace indélébile de son péché essentiel, s'oppose à la fidélité à l'origine, entretenue et réactualisée au fur et à mesure. Toute la difficulté sera pour Maistre d'accorder les deux sens du mot *révolution*, la génération spontanée d'un côté (les « mouches d'un seul été »⁶), l'enchaînement ininterrompu des temps de l'autre. Une chose est certaine, la restitution à laquelle songe Maistre n'a rien à voir avec la Restauration telle qu'elle s'actualisera en France en 1815. Le roi, qui, nous assure-t-il, « remontera sur le trône »⁷ n'est pas Louis XVIII. C'est à un autre roi et à une autre restauration que songe le visionnaire savoisien.

QUEL MÉDIATEUR ?

La fin du XVIII^e siècle est marquée par une prolifération de prophètes, magiciens et voyants, particulièrement des femmes. Citons Suzette Labrousse, dont le *Journal prophétique* de Pierre Pontard fera connaître les visions ; Catherine Théot, la « Mère de Dieu », comme elle se plaisait à se désigner ; Jacqueline-Aimée Brohon, fondatrice d'un Ordre des victimes. La publication posthume de ses prédictions et visions en 1791, aussitôt censurées par la Sorbonne, permet de mesurer l'intensité du climat eschatologique en cette fin de siècle. On trouverait dans la sensibilité doloriste de Brohon bien des rapports avec la théorie du sacrifice chez Maistre. L'Église des victimes est précisément chargée de détourner les fléaux qui menacent le genre humain. Cette théologie trouve son origine, Henri Grégoire le signalait déjà en 1829, dans

⁵ ARENDT (Hannah), *Essai sur la Révolution*, Paris : Gallimard, 1967, réédition coll. TEL, 1995, p. 56-58.

⁶ BURKE (E.), *Réflexions sur la Révolution de France*, *op. cit.*, p. 199. Maistre emploie dans les *Considérations* une image équivalente, en comparant la Révolution à « la fructification instantanée d'un arbre au mois de janvier » (Maistre [J. de), *Considérations*, *op. cit.* p. 200).

⁷ MAISTRE (J. de), *Considérations*, *op. cit.*, p. 208.

la mystique de Mère Mechtilde, alias Catherine de Bar, et chez les bénédictines lorraines du Saint-Sacrement⁸. On n'apprécie l'emphase prophétique des *Considérations* et l'hermétisme de la XI^e Soirée qu'en ayant à l'esprit ces nombreux écrits inspirés. Sans tomber dans des excès que son rationalisme condamne, Maistre revêt volontiers l'habit du prophète.

Le temps de l'avènement est un temps proche, et cependant distant. C'est dans l'intervalle que gît cet avent d'un messie. Le monde ancien s'est déjà écroulé, tandis que le monde nouveau se dessine à peine. Entre ce déjà plus et ce pas encore figure l'espace de l'attente, espace sans étendue, à l'existence incertaine, toute de tension et d'ambiguïté, d'une réalité plus imaginaire que factuelle. Se haussant au niveau cosmique, cette attente implique l'univers entier, les hommes en tant que liés à ceux qui les ont précédés comme à ceux qui leur succéderont, mais aussi le monde physique dans ses différents règnes, unis dans une commune anxiété et dans un même espoir. Cette attente suppose une passivité qui est étrangère à l'action politique ou à l'affairisme mondain. Aussi le prophétisme se définit-il comme une attitude littéraire, et se conçoit-il comme un sacerdoce laïc⁹. Il n'appartient pas à l'homme de réduire l'intervalle qui le sépare de l'événement décisif. Maistre condamne les initiatives des royalistes, telles que l'expédition de Quiberon ou l'insurrection de Vendémiaire, qui se sont d'ailleurs toutes deux soldées par un échec retentissant, preuve qu'elles n'étaient pas voulues par Dieu. Il fait écho à la mise en garde de Lessing, qui dans *L'Éducation du genre humain* reprochait à l'illuminé de ne pouvoir *attendre* l'avenir qu'il prévoyait. « Il en souhaite le prompt avènement, et il désire en être le promoteur¹⁰. » Il n'appartient pas au prophète d'accomplir l'oracle. Un autre doit venir, médiateur entre les hommes et Dieu, qui inaugurerà les temps nouveaux, et ainsi engagera cette révolution « religieuse », « morale », « positive », selon les termes employés par Maistre.

On sait que Maistre a toute sa vie cherché l'homme providentiel parmi les têtes couronnées de son temps : le roi de Piémont Victor-Amédée, le pape Pie VII, l'empereur Alexandre ont tour à tour été pressentis, puis rejetés. Dans *Les Soirées*, ce n'est plus qu'un anonyme que le Sénateur évoque. « L'ap-

⁸ GREGOIRE (Henri), *Histoire des sectes religieuses qui sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les différentes contrées du globe depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle*, t. II, Paris : Baudouin, 1828, p. 20 et suiv.

⁹ BENICHO (Paul), *Le Sacre de l'écrivain*, Paris : Corti, 1973.

¹⁰ LESSING (Gottfried Ephraïm), *De l'Éducation du genre humain* [1780], Paris : Lardange, 1857, § XC, p. 34.

parition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être existe-t-il déjà¹¹», avance-t-il. La figure subit une dépersonnalisation progressive, jusqu'à atteindre un niveau d'idéalité qui la fait correspondre avec l'objet du désir. Et en tant que telle, elle échappe à qui le poursuit. Mais elle offre en retour une inépuisable source d'inspiration. En se maintenant hors de toute temporalité, en se définissant comme horizon indépassable, la figure messianique est tout à la fois fiction de promesse et promesse de fiction. On ne saurait mieux définir l'ethos de l'homme romantique.

Le monstre est l'envers du messie, il est son autre. Robespierre est le prototype du monstre tout puissant, « ivre de sang et de succès », « phénomène épouvantable qu'on n'avait jamais vu, et que sans doute on ne reverra jamais¹². » Un tel pouvoir n'est pas humain, il est inspiré par Dieu, par une « main, tout à la fois sévère et paternelle », qui dispose de « moyens surnaturels ». L'obscurité et la force du mouvement révolutionnaire, qu'expriment des images d'ascension vertigineuse et de chute dans des gouffres sans fond, rendent compte de son caractère exceptionnel. Le monstrueux devient miracle pour peu qu'on y aperçoive la merveille d'un dessein providentiel. En surmontant la stupeur et l'effroi qu'il cause, on peut parvenir à donner au phénomène une signification transcendante. Au non-sens désespérant du spectacle du mal triomphant succède l'admiration pour les voies d'infinie sagesse par lesquelles Dieu conduit le monde. S'y mêle une jouissance esthétique, fondée sur l'accord harmonique entre le théologique et le politique. Le chaos révolutionnaire, soumis à la lecture providentielle, devient un texte intelligible. « Si la Providence *efface*, sans doute c'est pour écrire¹³. » En quelle langue ce texte est-il écrit ?

UN RÊVE D'UNITÉ

Si Burke voyait dans la Révolution la conséquence de quelque grande faute, il n'allait pas jusqu'à intégrer les atrocités commises à une économie divine. Le chaos révolutionnaire demeurerait pour lui impensable, inassimilable à la rationalité historique. Maistre réalise ce tour de force de justifier le terrorisme révolutionnaire dans ses aspects les plus abjects. Les crimes, même les plus

¹¹ MAISTRE (J. de), *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, XI, dans De MAISTRE (J. de), *Œuvres*, *op. cit.*, p. 765.

¹² MAISTRE (J. de), *Considérations*, *op. cit.*, p. 207.

¹³ MAISTRE (J. de), *Considérations*, *op. cit.*, p. 210.

odieux, étaient non seulement inévitables, mais nécessaires. Cette nécessité leur confère une positivité. Leur horreur même, qui dénonce la sagesse des voies de Dieu, devient alors délectable. Le mal, compris comme esprit de division, n'est en aucune façon autosuffisant. Il est maintenu dans la dépendance du projet divin, et à ce titre participe d'une synthèse supérieure. Il en est ainsi de l'Église catholique : l'éclatement de son unité par la Constitution civile du clergé n'est qu'un préalable à une complète régénération de l'institution¹⁴. Loin de s'affliger des malheurs subis par l'Église de France, il faut s'en réjouir au contraire, et jouir, comme au théâtre, du grandiose spectacle de ces « combinaisons extraordinaires¹⁵. »

Sous l'apparente inconstance des choses terrestres se joue le drame de la lente et douloureuse recomposition de l'unité perdue. Ce qui est divisé sera réuni à la fin des temps. C'est la promesse que manifeste le spectacle de l'histoire à l'observateur attentif, à celui qui porte sur les événements une « vue plus perçante », qui en comprend les « raisons » cachées et les « rapports admirables ». « Plus on examine l'univers, et plus on se sent porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne sait expliquer, et que le retour au bien dépend d'une force contraire qui nous pousse sans cesse vers une certaine unité tout aussi inconcevable¹⁶. » Un même mystère, aux deux extrémités de la chaîne du temps, met l'esprit en déroute. Mais n'en est-ce pas là une preuve de la vérité ? Tout dans l'univers fait effort vers l'unité, lors même que ponctuellement abondent les marques de la division. C'est un mouvement irrésistible, dans le sillage duquel le vrai sage se plaît à mettre ses pas. « Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons saluer de loin¹⁷. » Le Sénateur prévoit ainsi la réunification de la science et de la religion. Dans l'*Examen de la philosophie de Bacon*, Maistre attribue au chancelier la paternité de cette division, qui ouvre le règne du scepticisme dont le siècle encyclopédique est l'enfant. Ce rêve d'unité, Maistre a pu le prendre dans la théosophie. Louis-Claude de Saint-Martin ne fixait-il pas comme horizon de l'histoire sociale la communion fraternelle sous l'action de l'esprit divin ? « Il viendra un jour, où toutes les diversités et toutes les oppositions humaines disparaîtront ; où l'unité conciliera tous les hommes, et où ils ne se rappelleront pas seulement qu'ils aient été désunis¹⁸. » Au nombre de ces « diversités

¹⁴ MAISTRE (J. de), *Considérations*, op. cit., p. 209.

¹⁵ MAISTRE (J. de), *Considérations*, op. cit., p. 211.

¹⁶ MAISTRE (J. de), *Les Soirées*, op. cit., X, p. 728.

¹⁷ MAISTRE (J. de), *Les Soirées*, op. cit., II, p. 517.

¹⁸ SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), *L'Homme de désir*, s.l., 1790, p. 77.

humaines » qu'évoque le Philosophe inconnu, faut-il mettre le sexe ? Dans ses *Carnets*, Maistre imagine la fin de la division sexuelle du genre humain : « Le mâle et la femme ne seront qu'un sexe et le royaume de Dieu arrivera ¹⁹. » Les utopies évolutionnistes de la fin du XVIII^e siècle s'étaient plu, non sans malice, à représenter cet être androgyne capable de s'auto-engendrer, actualisant un rêve de complétude et de totalité. Mais c'est sans doute d'abord dans l'Évangile que Maistre trouve cette prédiction ²⁰.

Le sacrifice, auquel Maistre consacra tout un essai, est une conséquence directe de l'état de division dont souffre présentement l'humanité. Le mal, « schisme de l'être », crée en l'homme une tension entre la part charnelle et la part spirituelle. L'âme inférieure et terrestre doit expier le péché originel. L'homme doit payer cette faute de son sang. Et, collective, celle-ci appelle une réparation collective. L'être désigné pour porter la réparation de tous est marqué du sceau du sacré : à la fois maudit et élu, il est proprement intouchable. Plus le sacrifié est étranger à la faute commise, plus la rémunération sera grande. Le modèle du juste est assurément Jésus-Christ, qui par son exemple a porté le rite sacrificiel à sa perfection. L'offrande qu'il a faite de sa vie pour le salut des hommes, et que le rituel eucharistique renouvelle chaque jour, loin de clore le cycle crime/réparation, l'a amplifié jusqu'à lui donner une dimension universelle. Le spectacle de la Terreur révolutionnaire a confirmé Maistre dans cette conviction que s'accomplit sans relâche dans le monde « depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants ». En une vision sublime, il voit la terre, « continuellement imbibée de sang », comme « un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort ²¹. »

La violence sacrée, régulée dans le rite sacrificiel, joue un rôle clé dans la solidarité du corps social. Le bourreau, exécuteur des hautes œuvres, en est la figure emblématique. Les pages que Maistre consacre à ce personnage sont parmi les plus célèbres du Savoisien ²². Michel Foucault leur fait une place de choix dans son histoire de l'ordre pénal ²³. Elles inspirent à Balzac des

¹⁹ Cité dans : DERMENGHEM (Emile), *Joseph de Maistre mystique*, Paris : Le Vieux colombier, 1946, p. 293.

²⁰ « Il n'y a plus ni homme ni femme car tous vous êtes unis en Christ » (Ga 3, 28).

²¹ MAISTRE (J. de), *Les Soirées, op. cit.*, VII, p. 661.

²² MAISTRE (J. de), *Les Soirées, op. cit.*, I, p. 470-471.

²³ FOUCAULT (Michel), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires, 1975.

Mémoires de Sanson. Le bourreau manifeste le lien sacré qui unit les hommes au sein de la société. Par lui s'opère l'œuvre de rédemption, car la mort violente n'est plus scandale, elle est convertie en justice. Elle n'est pas le simple châtement du crime commis, mais porte plus loin, puisqu'elle rachète toute faute. La souffrance devient le « remède du désordre ». On comprend quel rôle de régulation sociale joue le bourreau, qui le place dans un rapport de complémentarité avec le roi, au côté duquel il incarne une même autorité.

L'ANNONCE DES TEMPS NOUVEAUX

La nouveauté qu'annonce le prophète maistrien est une réalité très ancienne. Le temps des origines de l'humanité est aussi le temps de la plus haute science. On rejoint la foi des sociétés illuministes qu'a jadis pu côtoyer le jeune sénateur. La sagesse, clé du monde, est le partage de quelques initiés dans l'histoire des hommes ; possédée dans l'antiquité, elle réapparaît à différentes époques, nul ne la détient définitivement, nul ne peut prétendre la divulguer. Le neuf n'est donc pas synonyme d'inédit. Il en est même tout le contraire. L'ordre qui est à naître est si vieux que la mémoire des hommes en a perdu le souvenir. Il faut recourir à une exégèse serrée pour en retrouver la trace dans certains livres bibliques, exercice auquel Maistre se livre avec une prédilection toute particulière. Le prophète n'assoit son autorité que sur le passé. C'est à partir de lui qu'il annonce l'avenir. Lui seul tient les deux bouts de la chaîne immense des temps, lui seul raccorde les origines et les fins. Il embrasse l'histoire des hommes d'un seul regard, et voit sous les accidents la ligne d'un dessein fermement tracé. Loin de rendre la vérité transparente, il la fait entrevoir partiellement, dans un langage figuré et obscur à souhait. Le sénateur fait entendre les accents millénaristes pour prédire les temps nouveaux, recourant à l'inévitable quatrième églogue de Virgile²⁴. Il parle d'« oracles redoutables » qui annoncent « un événement immense dans l'ordre divin²⁵. » Dans sa correspondance, Maistre évoque à plusieurs reprises « quelque grand événement dans l'ordre religieux ». On ne saurait se montrer plus elliptique. L'événement annoncé revêt d'ailleurs un caractère menaçant. On est loin du bonheur promis aux hommes par la Révolu-

²⁴ Maistre notait dans ses *Carnets*, à la date du 12 janvier 1793, ces mots tirés du célèbre vers virgilien : « *Novus rerum nascitur ordo* ».

²⁵ MAISTRE (J. de), *Les Soirées, op. cit.*, XI, p. 762.

tion selon Saint-Martin, ou de la lumineuse Dixième Époque dépeinte par Condorcet dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

Les références ésotériques, martinistes, illuministes, etc., très à la mode au début du siècle, n'ont pour but que de manifester la priorité donnée au temps eschatologique. Elles visent à éloigner l'homme des préoccupations du présent, à le soustraire à la dictature de l'actualité et aux petites misères de l'intérêt personnel. Elles l'élèvent à de profondes et graves considérations, celles mêmes que partagera Louis Lambert, figure balzacienne du génie, et qui ne peuvent se traduire autrement que dans le langage stéréotypé et passablement ridicule de l'ésotérisme théosophique. La froideur avec laquelle le Comte des *Soirées* accueille les révélations du Sénateur, qu'il qualifie, non sans ironie, de « brillantes », dit assez dans quel mépris il tient les thèses avancées par celui-ci. L'essentiel n'est donc pas dans la lettre du propos, mais dans le climat qu'il installe. L'homme, arraché à la pesanteur du présent, peut seul reconnaître en lui un manque qui lui fait désirer en dehors de lui une fin et une origine propres à constituer une totalité signifiante, dont il n'est lui-même qu'un fragment. Au terme des *Soirées*, le lecteur est entré dans le temps de l'attente. Il a renoncé à lui-même et aux satisfactions passagères, il est tout entier penché sur l'abîme des temps, son regard se perd dans la contemplation extatique de ce qui est à venir.

Le messianisme laisse entendre l'imminence d'un événement. L'urgence dans laquelle se déploie la rhétorique paulinienne, l'appel incessant à la conversion, alors que les temps sont accomplis et que le règne annoncé doit advenir, ont souvent suscité l'incompréhension, voire le sarcasme. N'est-il pas consubstantiel à la pensée messianique d'annoncer ce qui n'advient pas ? La négativité, au cœur du désir, inscrit l'œuvre dans un achèvement sans cesse différé. Symptomatique est à cet égard l'inachèvement des *Soirées*, l'œuvre maîtresse de Maistre, mais aussi l'ambiguïté fondamentale dans laquelle s'est installé l'auteur tout au long de sa vie, et qui l'a fait rejeter aussi bien des conservateurs que des libéraux. Soupçonné de jacobinisme par le gouvernement piémontais en 1790, pour les affinités qu'il s'était senties pour le libéralisme anglais, convaincu d'entente secrète avec Louis XVIII en 1797, il fut constamment tenu à distance par le régime sarde. Sa nomination en 1802 comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg fut une façon d'éloigner celui qu'on considérait comme un intrigant. À la cour impériale, sa proximité avec les jésuites et son prosélytisme catholique le rendirent suspect, et bientôt gênant. Rappelé en 1817, il regagna Turin en passant par Paris, où il ne fut reçu par le roi qu'à contrecœur. Bref, celui qu'on range dans le camp contre-révo-

lutionnaire ne fut l'homme d'aucun parti ; il inspira une défiance unanime. Les temps nouveaux qu'il annonce revêtent un double statut : à la fois dans et hors de l'histoire, ils manifestent la tension sans laquelle l'existence ne peut se maintenir. On a dit que le temps maistrien était clos sur lui-même, sans évolution ni avenir. Si la notion de progrès est en effet impensable, le temps maistrien n'est pas un temps arrêté, figé dans la fascination ou la torpeur. Il est tendu dans l'espoir d'une résolution finale. Mais cette résolution, il appartient à Dieu de la mettre en œuvre, en adressant aux hommes éclairés les signes qui la leur feront connaître. Ainsi le temps messianique est hors de la portée des hommes, il relève de la sphère du sacré. Est messianique ce qui échappe, voire contredit la volonté humaine, en ce qu'elle est préoccupée des seules passions terrestres. Plus l'événement est déroutant, plus il a de chance de marquer un pas vers un avènement. La Révolution, par l'enchaînement troublant de faits, tous plus surprenants les uns que les autres, au rebours des logiques humaines, atteste que Dieu agit dans le monde par des voies d'autant plus extraordinaires qu'un dénouement est plus proche.

BIBLE ET MESSIANISME

Les travaux d'exégèse auxquels se livre Maistre, et dont l'impulsion première lui vient sans doute de la fréquentation des milieux illuministes et maçons, le confirment dans l'idée que la Bible est le dépôt d'un précieux savoir, mais aussi que sa lecture ne peut se faire sans la plus grande prudence. L'obscurité de certains passages les rend propres à justifier les thèses les plus fantaisistes, telles qu'on les trouve dans ce que le Sénateur des *Soirées* nomme le « christianisme transcendantal », et qu'il présente comme un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique. Les divagations illuministes sont la preuve que « lue sans notes et sans explication, l'Écriture est un poison²⁶. » Les patientes études auxquelles Maistre s'adonne sur la chronologie biblique montrent qu'il a pris le chemin contraire²⁷. Il rouvre le lourd dossier de l'ancienneté supposée des civilisations égyptienne et chinoise, déploie l'arsenal des preuves, réfute patiemment un à un les arguments de tout un siècle anti-chrétien. Car, il en est convaincu, la Bible n'est généralement étudiée que pour saper les fondements de la chrétienté. Sur ce point il partage

²⁶ MAISTRE (J. de), *Les Soirées, op. cit.*, XI, p. 774.

²⁷ MAISTRE (Joseph de), *Lettres à M. le comte Jean Potocki, quelques mots sur la chronologie biblique*, dans : MAISTRE (Joseph de), *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre*, Paris : Vaton, 1851.

avec ses contemporains la certitude qu'un complot encyclopédiste a mené, à l'échelle européenne, une guerre clandestine à la foi chrétienne et à ceux qui faisaient profession de la défendre. Il associe aux encyclopédistes les protestants, qu'il tient pour responsables des Lumières, et indirectement de la Révolution de France. Le protestantisme est par essence opposé au principe unitaire ; son origine satanique se trahit par sa propension à enfanter des sectes toujours plus nombreuses. « Le protestantisme n'est qu'une négation », lit-on dans les réflexions *Sur le protestantisme*²⁸.

À travers la *British and foreign biblical society*, ce même protestantisme tente de faire souche en Russie durant le temps que Maistre y est ambassadeur. Une lutte sans merci s'engage alors : avec le soutien des jésuites dont il favorise l'implantation à Saint-Petersbourg, Maistre tente de convertir des aristocrates, des dames surtout, à la confession catholique. De son côté la Société biblique, acquise aux bonnes grâces de l'Empereur, obtient de lui en 1812 le financement de l'impression d'une Bible en finnois pour ses sujets de Finlande²⁹. Le rêve de la conversion de la Russie orthodoxe au catholicisme s'évanouit peu à peu. C'est là un point qui distingue encore Maistre des autres penseurs de la contre-révolution : son long séjour pétersbourgeois, la fréquentation de l'élite sociale russe, la faveur du tsar ont fait naître l'idée, bientôt devenue certitude, d'un déplacement du centre de gravité de la chrétienté. Rome ne serait plus dans Rome. L'Église rayonnerait sur le monde à partir de la capitale des tsars. Cette révolution religieuse, *restitution* à la source commune du vaste peuple orthodoxe, est dans l'horizon messianique de Joseph de Maistre. Une « nouvelle effusion de l'Esprit saint³⁰ » doit donc advenir à l'Est. Cette troisième révélation, dont la littérature illuministe se fait l'écho depuis Joachim de Flore³¹, Maistre, tout en feignant de la considérer avec dédain, se l'approprie et en fait la base d'une prédiction dans laquelle il s'est pendant un temps imaginé jouer un rôle déterminant.

²⁸ MAISTRE (Joseph de), *Sur le protestantisme*, dans MAISTRE (J. de), *Œuvres, op. cit.*, p. 329.

²⁹ OWEN (Révérend J.), *Histoire de l'origine et des dix premières années de la société biblique anglaise et étrangère*, traduit de l'anglais, tome second, Paris : Treuttel et Würtz, 1820, p. 10-14.

³⁰ MAISTRE (J. de), *Les Soirées, op. cit.*, XI, p. 769.

³¹ Sur le lien supposé entre Joachim de Flore et Joseph de Maistre, voir : FROIDEFONT (Marc), *Théologie de Joseph de Maistre*, Paris : Classiques Garnier, 2010, p. 358-361.

L'admiration que Maistre porte à Saint-Martin, qu'il nomme par la bouche du Comte « le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes³² », s'explique sans doute par la profonde connaissance des Écritures dont le Philosophe inconnu fait preuve, notamment dans *L'homme de désir*. Ce recueil de 301 méditations, où alternent prières, lamentations, conseils, reproches, prédictions, énoncés avec une ferveur passionnée, est tout entier tiré de la culture vétéro-testamentaire. L'alliance de la poésie religieuse, dans la tradition de la paraphrase des psaumes, et de la métaphysique spiritualiste a pu séduire le Savoisien dans un temps où, chassé de Chambéry avec sa famille, il se demande à quel avenir il est promis. Réfugié à Lausanne, il retrouve là de nombreux émigrés français qui comme lui s'interrogent sur le sens des événements qu'ils vivent. Il est aussi au contact du milieu piétiste en pleine effervescence. Le figurisme de Saint-Martin lui est dans ces temps d'épreuve d'un grand secours. Il y trouve, à la lumière de sa propre culture biblique, des clés de lecture du présent qu'il réutilisera dans sa théorie de l'histoire, et des outrances apocalyptiques du type de celle-ci : « L'Ange du Seigneur a pris l'épée en main [...]. Il va exterminer dans l'homme tout ce qui ne sera pas marqué du sang de l'agneau³³. » Sa lecture personnelle de la Bible, dont ses *Carnets* gardent la trace, s'oriente vers les textes prophétiques, *Isaïe*, *Naboum*, « où il est peut-être question de Paris sous le nom de Ninive³⁴ », la brève et énigmatique *Épître de Jude*. L'obscurité des oracles ménage des interprétations eschatologiques qu'il applique au temps présent. De 1793 à la fin de sa vie il ne cesse de revisiter ces textes, en affutant ses outils d'analyse. C'est cette culture biblique, plus particulièrement prophétique, qui confère à son style cette vigueur qui a frappé et charmé ses contemporains, et qui a laissé de lui le souvenir d'un prosateur accompli, et, en un temps où l'homilétique a considérablement décliné, une sorte de prédicateur laïc.

Désigné comme un « prophète du passé³⁵ », Maistre a en effet annoncé l'avenir de l'Europe dans les termes d'un retour vers des origines idéalisées, féodales et chrétiennes. Selon une dynamique analogue et parfois avec les

³² MAISTRE (J. de), *Les Soirées*, *op. cit.*, XI, p. 771.

³³ Saint-MARTIN (L.-C. de), *L'Homme de désir*, *op. cit.*, 1790, § 222, p. 315.

³⁴ Cité dans : TRIOMPHE (Robert), *Joseph de Maistre*, Genève : Droz, 1968, p. 155.

³⁵ L'expression est de P.-S. Ballanche. Elle sera reprise en 1860 par J. Barbey d'Aurevilly.

mêmes mots que la pensée adverse, il s'est figuré la révolution selon une orientation inverse de celle qu'il a pu observer et combattre, inverse et non contraire. Et il a amplifié son caractère disruptif pour en faire le moment inaugural de l'avènement des temps messianiques. *Un nouvel ordre de choses est né*. Plus rien ne sera comme avant. La Révolution, « terrible sermon que la Providence prêche aux rois³⁶ », a ouvert la brèche, par laquelle advient la révélation suprême, celle de l'Esprit. Alors que les utopies rationalistes de la fin du siècle précédent calquaient la représentation du futur sur les savoirs disponibles ou spéculaient sur leur progrès, Maistre imagine un bouclage de l'histoire. Son messianisme le porte vers un épilogue qui conclut le cycle tragique de l'histoire humaine, la réunification de l'Adam primitif. Et c'est un livre très ancien, le plus ancien selon Maistre, qui enseigne aux hommes à lire les signes de l'annonce fatale, à entrer dans l'intelligence du futur, à saisir le sens de l'histoire. Appuyé sur le mythe biblique, Maistre construit une fiction messianique d'autant plus frappante qu'elle prend le réel à bras le corps : fiction d'attente d'un messie fictif, avec pour toile de fond le fracas des armes et la chute des empires.

³⁶ Lettre de Maistre à Costa du 7 décembre 1789. Cité dans : TRIOMPHE (Robert), *op. cit.*, p. 136.